

weary—I was to start next day in a coach for a three days' ride—there was no quiet place in which I could write, and I felt that three or four days would make very little difference; and now, Sir, I hold in my hand a letter marked private, which has not been brought down, and I will read it, leaving out a single passage. It is as follows:—

Private

St. Paul, Oct. 31st, 1869.

My Dear McDougall,—I got here yesterday at noon, and go east to-morrow morning. I was sorry not to have had an hour's chat with you, but what I had to say lies so obviously on the surface that your own judgment will guide you correctly, even if it be unsaid. I found a great deal of misapprehension and prejudice afloat, and did my best to dissipate it. * * * * * It would be a great mistake to patronize a little clique of persons at war with the more influential elements of society. These are sufficiently mixed and heterogeneous to require delicate handling, but they must form the basis of any successful Government; and if dealt with firmly, courteously and justly, I have no doubt can be organized and utilized, till the foundation is widened by immigration. I hope that MacTavish, who is much esteemed, will take a seat in the Council, and give you cordial support. The half-breeds are a peculiar people, like our breeds are a peculiar people, like our fishermen and lumbermen, but they do a large amount of the rough work of the country, which nobody else can do so well. I hope the Priests will counsel them wisely, and that you may be able to draw in some of their leaders to cooperate in the business of Government. With the English population there will be no difficulty, if we except two or three American traders, who are annexationists. The Indian question was not presented to me in any form, as I saw none of their chiefs, but they repudiate the idea of being sold by the Company, and some form of treaty or arrangement may be necessary. Anything will be better than an Indian war at that distance from the centre. I have a keen insight into the difficulties before you, and will do my best to make your mission a success.

rente, il aurait été agréable d'avoir eu une conversation d'environ une heure pour lui dire ce qui s'était passé, et de quelle façon j'avais répondu aux objections. Ensuite, mon honorable collègue m'a reproché de ne pas lui avoir écrit. Comme je l'ai fait voir, je n'avais rien de vraiment particulier à raconter. Quand je suis arrivé à Fort Abercrombie, j'étais las et épuisé—je devais repartir le lendemain pour un voyage de trois jours en diligence—et il n'y avait pas d'endroit tranquille où j'aurais pu écrire; je pensais aussi que trois ou quatre jours de plus ne feraient pas une grande différence; et maintenant, messieurs, j'ai à la main, une lettre portant le sceau confidentiel, dont le texte est intégral, et je vais vous la lire, en n'omettant qu'un seul passage. La voici:—

Confidentiel

St-Paul, le 31 octobre 1869.

Mon cher McDougall—Je suis arrivé ici, hier, à midi et partirai pour l'Est demain matin. Je regrette de n'avoir pas eu une heure de conversation avec vous, mais ce que j'avais à dire était si évident que vous l'auriez deviné sûrement, même si je ne vous l'avais pas exprimé. J'ai trouvé beaucoup d'idées fausses et de préjugés en circulation et j'ai essayé de mon mieux de les dissiper. * * * * * Ce serait une grave erreur d'appuyer une petite clique de gens qui sont en guerre avec la classe la plus influente de la société. Cette clique est assez mêlée et hétérogène pour nécessiter un traitement délicat, mais elle doit être à la base de tout gouvernement qui veut réussir; et si on la traite avec fermeté, courtoisie et justice, je ne doute pas qu'elle puisse être organisée et utilisée jusqu'à ce que l'immigration en élargisse les effectifs. J'espère que M. MacTavish, qui est tenu en haute estime, siégera au Conseil et vous donnera un chaleureux appui. Les Métis sont un peuple particulier, comme le sont ceux de notre race, nos pêcheurs et nos bûcherons, mais ils font une grosse partie du rude travail de la campagne que personne ne peut faire aussi bien. J'espère que les prêtres leur donneront de sages conseils et que vous pourrez amener quelques-uns de leurs chefs à collaborer aux affaires du Gouvernement. Il n'y aura pas de difficultés avec la population anglaise si nous faisons exception de deux ou trois commerçants américains qui sont annexionnistes. La question indienne ne m'a pas été présentée de quelque manière que ce soit, car je n'ai vu aucun de leurs chefs, mais ils rejettent l'idée d'être vendus par la Compagnie, et une sorte de traité ou d'entente pourrait être nécessaire. N'importe quoi vaudrait mieux qu'une guerre avec les Indiens, à cette distance du centre. Je me rends profondément compte des difficultés auxquelles vous êtes en butte et ferai de mon mieux pour assurer le succès de votre mission.